



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***India and Europe in the global eighteenth century / edited by Simon Davies, Daniel Sanjiv Roberts and Gabriel Sánchez Espinoza***  
**éd. Voltaire Foundation, 2014**  
**cote : 59.789**

Les contributions de seize chercheurs-universitaires d'Allemagne, d'Australie, de France, de Grande-Bretagne, d'Inde et d'Irlande, ont été réunies en volume, à partir d'un symposium tenu à la Queen's University à Belfast en 2011. Le sujet portait sur les rapports entre l'Inde et l'Europe, tout au long du 18<sup>e</sup> siècle. L'approche méticuleuse a été nourrie de l'étude des récits des voyageurs français, philosophes, commerçants et aventuriers. Il s'agit, plutôt que d'une influence au sens strict, de la réception de ces auteurs par les Britanniques car un fossé les sépare : Les Français attentifs aux coutumes, souvent respectueux au point de nuancer le système des castes, épris de la langue et de la littérature indo-persane tandis que la vision britannique pour la majorité, se résumait à cette phrase de J B Macaulay devant la Chambre des Communes en 1820 : « une seule page d'un auteur britannique est plus riche que toute la littérature indienne et moghole ».

Pourtant ces récits par leur fraîcheur et leur couleur ne manquèrent pas d'impressionner l'imaginaire collectif et, en particulier certains auteurs, en dépit de la perte d'influence de la France après la désastreuse guerre de Sept Ans. De ce colloque, émerge aussi la discussion de la thèse d'Edward Saïd exprimée dans son ouvrage sur l'orientalisme (1978), dans sa conception binaire des rapports entre colonisés et colonisateurs. Ils sont infiniment plus nuancés avec les relations commerciales et politiques « entrelacées ». Certes la phrase de Macaulay correspond à une conception de marchands devenus quasi souverains. L'époque est marquée par la toute-puissance de la Compagnie britannique des Indes Orientales. C'est aussi le règne des fameux nababs. Il sera intéressant pour le lecteur français de se référer à ces œuvres à travers l'Anthologie des voyageurs français (1750- 1820) dans les Indes Florissantes de Guy Deleury (Bouquins Laffont, 1991) cité dans le corps de l'ouvrage.

En introduction, Daniel Sanjit Roberts se réfère à un auteur antérieur François Bernier dont L'Histoire de la dernière révolution dans les états du Grand Moghol, connut un énorme succès de librairie d'Amsterdam à Londres, de 1671 à 1774. Bernier avait aussi traduit les œuvres des écrivains occidentaux en persan, tout en décrivant avec minutie, toutes les nuances de la civilisation indo-moghole. Le professeur d'anglais à l'Université de Belfast, de conclure que « trois décennies d'histoire des Indes ont amené à reconsidérer la notion de révolution dans l'ordre politique de ce pays et qui aurait été causée par la colonisation, selon



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

la dichotomie d'Edward Saïd. Mais qu'elle suggérerait plutôt une « intrication des échanges » entre « les joueurs européens » en compétition et les élites des natives ; la présence d'intermédiaires locaux ayant aussi modifié et adapté la pratique des échanges qui avaient prévalu tout au long du siècle. Il y a eu une meilleure appréciation au cours de ces dernières années de cette évolution, à partir d'arguments développés par les spécialistes de la littérature et de l'histoire. Ce qui peut paraître paradoxal mais qui est confirmé par les contributions successives. Ainsi que le fait Anthony Strugnell de l'Université de Hull, à partir de « L'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes » de Raynal. Ce jésuite, défroqué, familier des salons philosophique et de Mme Geoffrin, dut faire publier son ouvrage à Genève et en Hollande car il malmenait le clergé et l'Inquisition. Le livre de Guillaume Raynal (1713-1796) fit pénétrer les idées des Lumières en Angleterre et tenta de donner une appréciation plus flatteuse de la civilisation indienne.

Claire Gallien de l'Université Paul Valéry-Montpellier III, traite dans la même veine de « l'orientalisme britannique dans le cadre d'une historiographie indo-persane ». En dépit de l'idée de sa suprématie, la Compagnie des Indes a fait élaborer un corpus d'auteurs persans sur l'histoire et l'administration de l'Inde, réunis et traduits par des orientalistes britanniques avec l'aide des érudits locaux, mais dans le but essentiel de servir à la formation et à l'instruction de ses employés. Et le fossé se creuse une fois de plus sur le style et la formulation des historiens orientaux, Ces sources locales ont été utilisées in fine pour renforcer la domination britannique...

Pragmatisme ou utilitarisme de ladite Compagnie, encore soulignée par Javeed Majeed, de l'Université de Londres, à partir d'un « Dictionnaire de persan, d'arabe et d'anglais » de John Richardson (1777-1787). Il facilita les échanges commerciaux et politiques pour les agents de la Compagnie et les lexicographes au point qu'il fut imité par John Gilchrist et son Dictionnaire de l'anglais et de l'hindoustani (1787-1790 Calcutta). Mais ils contribuèrent aussi à l'élaboration d'une quête romanesque. L'inspiration des romans, mélanges de réalisme domestique et d'aventure coloniale, au début du 19<sup>e</sup> siècle, fut ainsi favorisée. L'Inde devint le royaume de la liberté imaginative, le lieu où le fantastique devient possible alors que l'imagination était soigneusement balisée dans l'espace du « Home ».

Deirdre Coleman, de l'Université de Melbourne, parle plus précisément de l'influence de l'Inde sur le poète romantique John Keats, rejetant le Salut chrétien pour lui préférer le monde religieux hindou, celui de Vishnou, avec aussi un apport mythologique grec. Frappé par le tableau du Titien (v illustration, p 86) sur Bacchus et Ariane, contemplé en 1817 à Londres, il évoque dans ses vers le triomphe indien du dieu du vin sur les dieux, éclipsés par sa splendeur, « jusqu'au grand Brahma ».

Autre influence indienne sur un autre écrivain, contemporain du précédent que décrit Sonja Lawrenson du Trinity College de Dublin et spécialiste de la littérature féminine irlandaise. L'Inde devient « une terre d'élection » avec *The Orientalist*, publié sous le pseudonyme resté mystérieux de Mrs Purcell. Le livre est une « parodie de la littérature romantique et cosmopolite comme du romantisme orientaliste. » Sanjit Roberts, spécialiste de Coleridge et De Quincey, parle d'une appropriation de Bernier par un poète R. Southey dans son *Curse (ou malédiction) of Kehama* (1811). Il se voulait inspiré par la poésie



## *Académie des sciences d'outre-mer*

brahmanique et la mystique hindoue, avec aussi des apports des Mille et une nuits dans la traduction française de Galland bien qu'il fut ouvertement francophobe !

Des traductions d'œuvres littéraires et de voyages dont Bernier, ont aussi inspiré le poète John Dryden, lorsqu'il écrivit sa tragédie « Aureng Zeb » (1675) (le dernier Grand Moghol). Bernier aurait aussi été utilisé dans *L'esprit des lois* par Montesquieu pour l'étude du despotisme et par Marx dans ses réflexions sur le marché des produits asiatiques. Pour renforcer cette influence, l'auteur rappelle que Colbert, en fondant la Compagnie des Indes orientales, en 1664, avait repris les conseils de Bernier sur les causes de la décadence des états d'Asie. Philosophe, Bernier fut disciple de Pierre Gassendi, une des figures créatrices du mouvement des Lumières, libre-penseur, versé en théologie, astrologie et mathématique. Bernier tenta dans son œuvre, de le réconcilier avec la philosophie de Descartes, dont il fit des traductions en persan ... Il apportait ainsi un élément intellectuel essentiel dans les échanges avec l'Inde moghole. Felicia Gottmann, docteur de l'Université d'Oxford en 2010, pour sa thèse portant sur *Le débat sur le luxe au 18<sup>e</sup> siècle et les opinions de Voltaire*, évoque un concept nouveau, celui de « l'histoire interconnectée » ou histoire mondiale. Celle des idées n'ayant pas été touchée par ce concept, de même que la politique économique, l'auteur y remédie en étudiant l'importance de l'Inde dans l'évolution de la conception française du commerce à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Evolution marquée chez Voltaire, qui écrivait ainsi dans le *Mondain* en 1734 : « le superflu, chose très nécessaire ». Dans *Les Lettres philosophiques*, il parlait de l'importance de Surat et du Gujarat, vantant « les nouveaux biens puisés aux sources du Gange ». Puis il fit volte-face dans ses *Fragments sur l'Inde*, Il s'indigne de voir « les successeurs de ces Brahmanes, de ces inventeurs de tant d'arts, de ces amateurs et arbitres de la paix, devenus nos facteurs, nos négociateurs mercenaires ». A ses débuts, il avait été pourtant si proche de Raynal qui faisait du commerce un instrument de paix : « L'alliage des nations fondues ensemble par le feu des combats, s'épure et se polit dans le commerce... Le commerce suppose le désir et la liberté commerciale entre les peuples, de faire que tous les échanges puissent convenir à leur satisfaction mutuelle... Désir de jouir, liberté de jouir, il n'y a que deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité, parmi les hommes ». Mais Voltaire estima que des atteintes furent commises contre l'humanisme par la barbarie pour des raisons de commerce et de luxe dans quelques régions du monde et que le commerce devait donc être banni des pratiques éclairées. Il englobe tous les cas de figure commerce-éthique et donc on peut parler « d'histoire interconnectée ». Mais nous nous demandons si l'indignation vertueuse de Voltaire n'est pas due à l'éviction de la France des Lumières de l'Inde et à son remplacement par une Compagnie dont on a constaté le mépris et le prosaïsme cynique ?

James Watt, enseignant à l'Université d'York, traite des « fictions inspirées par l'empire commercial de 1774 à 1782 », dans le contexte du scandale de la mise en cause des principaux dirigeants de la Compagnie des Indes, Clive puis Hastings. L'universitaire étudie le poème « *Le Nabab ou les pillards de l'Asie* » écrit en 1773 par Richard Clarke ainsi que plusieurs œuvres romanesques, créant chez les Britanniques les plus scrupuleux le malaise d'avoir érigé une « nouvelle Babylone » par appétit de « luxe effréné et par soumission à un despotisme asiatique ». Peut-être ces récits, par leur caractère de fiction, impossibles à imaginer sur le territoire britannique, contribuaient-ils à entraîner « une amnésie nationale » devant les rapines des nababs.



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Gabriel Sanchez Espinosa, lecteur d'espagnol à l'Université de Belfast, surprend en nous apprenant à travers les vicissitudes d'une édition, que *La Chaumière Indienne* de Bernardin de Saint-Pierre (1791) était un livre séditieux ! La présence française, après l'expédition de Napoléon en 1803, permit sa traduction et sa diffusion dans la péninsule ibérique. *La Chaumière indienne* provoqua l'indignation du clergé catholique : le roman « instillant dans les esprits, le scepticisme et le libertinage religieux ». Après l'échec des Français et le retour en 1814 de la dynastie des Bourbons, l'Inquisition aussitôt rétablie, opéra des mises à l'index : œuvres de Jean-Jacques Rousseau, de Montesquieu, et ... *La Chaumière*. Le Frère Rafaël de Velez, dans son *Apologie du Trône et de l'Autel* (Madrid 1825), dénonça ces publications : « œuvres des ennemis de la foi ».

John McAleer, de l'Université de Southampton, conservateur du Musée de l'Histoire impériale et maritime de Greenwich, veut démontrer la contribution matérielle de la Compagnie des Indes Orientales aux « rencontres Indo-britanniques » grâce à la construction de la maison de la Compagnie en 1790 à Londres (illustration p 203). Là s'accumulèrent les collections amassées par les nababs et les agents, au cours de leurs séjours en Inde : sculptures, miniatures mogholes ou hindoue, ivoires travaillés. Elles formeront le fonds du Victoria and Albert Museum. Mogens R. Nissen, chargé de recherches en Allemagne sur les communautés danoises, donne un aperçu original sur les relations commerciales et coloniales entre l'Inde et le Danemark et leur expansion grâce à la Compagnie danoise d'Asie fondée par la charte, octroyée par le roi Christian VI en 1732 . Elle fut dirigée par le prince héritier lui-même, les autres membres devaient être de haut rang et notamment des ministres .Des garanties étaient apportées aux investisseurs étrangers et locaux, tandis que les taxes étaient imposées aux seules marchandises réexportées : elles provenaient pour la plupart de Chine et de l'Inde.

Lakshmi Subramanian, professeur d'histoire au centre d'études sociales de Calcutta, livre ses réflexions sur la piraterie sur la côte de l'Inde ( Coromandel ), mettant en évidence la menace que représentaient ces « prédatations » pour la Compagnie des Indes qui souhaitait un « commerce honnête et libre ». Cette étude « ethnographique » est étayée par les rapports de même caractère, d'officiers de marine ou d'administrateurs britanniques de l'époque. Ces observations pratiques expliquent les raisons du développement du pouvoir maritime anglais, indispensable à la protection de la navigation commerciale en Inde.

Florence D'Souza, enseignante à l'Université de Lille 3, décrit la vie à Surat, dans le Gujarat avant l'emprise britannique. Poste avancé du commerce depuis 756 AP JC, la ville était le port d'ancrage des vaisseaux transportant pèlerins, marchandises, textiles et épices - dont le poivre- en échange de métaux précieux et de café, entre la Chine, l'Indonésie, Moka, Aden, le détroit d'Ormuz et le Golfe Persique jusqu'à l'arrivée des Européens. Les Portugais puis les Hollandais avaient fait sa prospérité avec les Français. L'auteur se base sur les souvenirs de voyage du Dr John Fryer (1650-1733), un médecin. John Ovington, un clergyman, anglais qui de 1690 à 1693, laissa des souvenirs. Ils ont souligné l'intrication des pouvoirs des Britanniques, des Français, des Hollandais et des Portugais mus par le même objectif, mais concurrentiel, de commercer et la bonne entente entre musulmans et hindous .



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Tous, comme l'orientaliste français Anquetil- Duperron, avec un style et des visions différentes, ont donné, à partir des spécificités ethno-religieuses de Surat, un aperçu commun. Les groupes européens ou les commerçants locaux, jaïns, arméniens et parsis avaient un but commun, le commerce, même s'ils étaient mus par des intérêts personnels et divergents, pour tenter de s'attirer les bonnes grâces de l'administration moghole. Il n'y avait donc pas de stratégie globale et calculée.

La dernière communication est due à Seema Alavi, professeur à l'Université de Delhi, avec « Le déclin moghol et une nouvelle connexion mondiale dans les premiers temps de l'Inde moderne ». Elle s'ouvre sur les lamentations de Mir Taqi (1722- 1810), poète des cours d'Agra et de Delhi, affligé par ce déclin des souverains moghols, après les invasions afghanes et persanes, puis la montée en puissance de la Compagnie des Indes. En parallèle, la culture et la langue arabe s'étendaient chez les intellectuels au détriment de la sphère indo-persane du monde royal. Cette spécialiste des traditions médicales indo-musulmanes, tire des exemples de l'évolution de cette littérature médicale allant vers la simplification, au détriment des aristocraties médicales mogholes persanophones. Dans cette situation de délitement, les épopées personnelles sont diverses et contribuent à la fragmentation de la société impériale. L'auteur parle même d'« une culture de la soldatesque ». Ce qui n'allait pas pour autant dans la simplification des rapports sociaux. Les écrits laissés par des militaires d'origine française, dont René Madec, engagés par les souverains locaux, ont aidé la Compagnie des Indes à comprendre le fonctionnement de l'empire moghol et in fine à le miner.

Car on se trouve à la croisée des chemins, au milieu du changement de la société vers un monde anglo-persan plus organisé, qui sera celui du 19<sup>e</sup> siècle, alors que la société du 18<sup>e</sup> siècle était infiniment plus riche en personnages, antagonismes et bouleversements, comme le démontre l'ensemble des contributions.

**Annie Krieger-Krynicky**